



Equinus
en antilope - cheval Kouane (hippotragus)
avec une alternance du niveau des poils -
court et régulier.

La journée s'annonçait sous les meilleurs auspices, comme si une force invisible et généreuse s'était mise à nous favoriser. A peine avait-elle commencé, cette journée, alors que tout était encore nimbé du brouillard rose de l'aurore, fin et léger comme un voile, pesant comme l'océan, qu'au détour d'une piste, par hasard, nous avons croisé la silhouette de roc et d'ébène d'un vieux buffle solitaire.



Sous le masque

AUTOUR DE L'HIPPOTRAGUE ROUAN

Auteur : Thibault Engelsen,
mise en page et illustrations Marcello Pettineo.
Photos : SAFARIA (T. Engelsen / F. Mathieu / T. Chansac).
Contact : Thibault Engelsen info@safariacar.com



C'était l'heure des trésors, l'intervalle miraculeux où les herbes dans la fraîcheur se déploient et les frondes s'égayent et brillent sous les premières caresses de la lumière hésitante.

C'était l'aube, ses premières lueurs pâles. Dans la brume nous avons croisé un buffle solitaire et nous l'avons tué. Tout autour il y avait encore, tenace, l'odeur de la nuit.

Avides de ne rien perdre de ces heures douces et prometteuses, nous nous enfonçâmes plus en avant dans la brousse en éveil, vers d'autres rencontres, d'autres quêtes. Nous descendîmes de la colline et laissâmes le buffle dont nous nous occuperions plus tard. Là-bas, l'immense vallée baignée de soleil s'étirait sous nos yeux. Les cris perçants des calaos résonnaient au loin et les montagnes bleues se dressaient dans le ciel rose comme d'immuables citadelles. Comme dans un livre on lisait sur la piste les traces de la nuit, là où la poussière blanche avait figé l'agitation de ce coin du monde. Alors que nous parvenions à une vaste

plaine circulaire à l'herbe verte et rase, nous vîmes à l'orée des grands arbres un bel éland qui fuyait, grand, majestueux, avec son lourd fanon couleur de suie qui balançait à chaque foulée. Il courait avec le cou tendu en avant et la tête un peu relevée et ses longues cornes dressées vers le ciel étaient légèrement portées vers l'arrière. Nous le regardâmes s'éloigner et bientôt l'énorme bête disparut entièrement, comme s'il n'avait été qu'un mirage, happé par la végétation. Deux jours auparavant, nous avions tiré un vieil éland aux cornes épaisses et aux pointes usées. Aujourd'hui nous voulions simplement le regarder courir, sans autre pensée que celle de le laisser disparaître ce fantôme.

De sa fuite il ne restait maintenant qu'un voile de poussière grise suspendue aux troncs nus. Mais d'un coup nous vîmes une autre bête, fuyant elle aussi ; silhouette beige flottant dans l'air trouble. A la robe couleur de crème, aux cornes brillantes recourbées vers l'arrière, à l'allure équine et au galop chaloupé nous reconnûmes un hippotrague. Alors quelque chose se changea en nous. Un petit frisson vint échouer dans la poitrine, juste là près du cœur ; un petit brin qui devait être une forme de désir ou bien l'excitation d'une quête nouvelle ou simplement le plaisir d'avoir donné une fois encore une direction à notre errance.

L'errance c'est aussi une manière de tendre vers la liberté. Errer c'est s'affranchir de l'espace et du temps et se laisser enivrer par le parfum suave de l'imprévisible. C'est pour cela que cette vie de chasse et de brousse nous a séduits. Le temps n'a plus d'emprise, chaque jour est différent ; mais tous se valent. L'époque même s'efface car c'est un métier d'un autre temps qui convoque l'instinct davantage que la technique. Au cœur du sauvage, face à l'animal, on réagit aujourd'hui comme il y a mille ans. Les mêmes situations amènent les mêmes réactions et le temps ne changera pas cela. En brousse l'espace n'est pas infini mais est suffisamment vaste pour qu'on n'en atteigne jamais les frontières. Loin de la civilisation, c'est d'abord là qu'elle se trouve la liberté. Dans le ciel, sur la mer, dans la brousse. C'est peut être une façon, non pas de l'atteindre, mais du moins de l'éprouver. A force de vivre hors du monde et de côtoyer la vie sauvage on est pris d'un certain vertige. En s'installant au Kenya en 1914 Karen Blixen avait ressenti cela. Plus tard elle écrira : « Je place ma liberté au-dessus de tout ce que je possède (...) Cette liberté je l'ai payée du prix de mon absence de liens et il m'arrive de ressentir très fortement celle-ci, mais même si c'est cher payé ce n'est pas trop. »

L'hippotrague rouan (*Hippotragus equinus*) a d'équin les contours, la silhouette, la crinière, l'élégance. La robe est riche, aux tons doux, chauds, crémeux : rouan. C'est une grande antilope, belle et forte, timide et discrète. Dans la poussière elle laisse de son passage une large empreinte en forme de cœur. Elle porte un masque noir.

En Afrique centrale on se targue des fastidieux pistages d'élands.

D'expérience je sais que suivre un hippotrague alerté peut être autrement plus compliqué. Là où souvent l'éland marche, cherchant de son infatigable pas de coureur de brousse à semer ses poursuivants, l'hippotrague lui s'arrête, se tourne, attend, écoute, regarde.

C'est écrit dans la poussière

Nous attendîmes un long moment, avec l'espoir que l'hippotrague n'avait pas été directement alerté et que sa fuite n'avait en réalité été causée que par la course de l'éland. Nous savions que plus loin il allait s'arrêter et scruter longuement ses arrières. Avant de se lancer à sa poursuite il était plus sûr d'attendre encore, afin qu'il se croit seul et qu'il n'ait plus peur. Alors, nous nous servîmes des tasses de café bien

noir, nous nous installâmes à même le sol sur la piste pour les boire et nous attendîmes encore un long moment. Nous avions pris des repères qui étaient quelques grands arbres verts au feuillage lourd et une grande termitière ocre aux parois ravinées par les pluies anciennes. C'était là dans ce triangle que nous avons vu l'hippotrague courir et il nous fallait d'abord retrouver la trace car elle était notre fil d'Ariane et sans elle nous étions bien impuissants. Nous tournâmes longtemps sans rien trouver ou plutôt sans être certains de ce que nous trouvions car il y avait là de nombreuses traces anciennes et il était difficile d'y voir dans cet entrelacs celle, toute fraîche, qui nous intéressait.



Nous cherchions la trace bien blanchie, celle qui a écrasé la poussière sans en être encore recouverte, celle bien marquée où le sabot a creusé la terre et l'a repoussée en arrière, témoignant que l'animal ne marche pas mais court. Nous décrivions des cercles et cela devenait inquiétant lorsque l'un des pisteurs qui suivait un petit sentier émit un bref sifflement. Nous allâmes le trouver car nous sûmes alors qu'il avait trouvé la trace ; et effectivement il nous montrât la belle empreinte, large comme la main, avec le cœur bien dessiné, puis il dit : « Voici la trace. »

La trace c'est la vérité et tout le reste n'est qu'imagination. Nous sommes venus ici car nous ne voulions pas faire semblant. Nous ne voulions pas paraître mais simplement aller au bout des choses et y trouver des émotions simples. Avec les éléments, avec les animaux, on ne peut pas tricher. Un homme sur son cheval ne peut pas tricher. Une traversée de l'océan, une ascension dans le blizzard, un toro qui s'engouffre dans la muleta, un pistage de fauve ; il n'y a pas de tricherie possible. Il demeure des métiers de vérité et ceux-là savent résister au temps qui passe.

Terre brûlée

Nous commençâmes donc à pister l'hippotrague. L'empreinte s'imprimait bien dans la terre si bien que nous avançons vite. Il avait d'abord couru quelques centaines de mètres au travers d'un petit vallon encombré de pailles sèches. Puis, comme nous l'avions présagé, il s'était arrêté, avait sans doute regardé derrière lui, et comme tout semblait immobile, il avait repris son chemin, apaisé, d'une allure plus lente. Maintenant il pouvait être n'importe où, là juste devant ou déjà à quelques encablures, mais cela on ne pouvait pas le dire. Commençaient alors l'autre part essentielle du pistage qui consiste à voir l'animal avant que celui-ci ne vous voie. Il faut progresser lentement et scruter sans interruption la brousse alentour pour y déceler ce que l'on cherche. L'œil ne doit pas s'attendre à voir un hippotrague mais quelque chose de plus subtil : c'est une forme horizontale qui tranche avec les troncs verticaux, c'est un ton plus clair dans un univers de gris, c'est un léger mouvement qui est une oreille, une queue ; c'est la pointe d'une corne qui luit au soleil.

Il fallait commencer ce travail dès maintenant et nous savions que si la poursuite durait nos yeux finiraient par se fatiguer, mais nous n'avions d'autre choix que de scruter sans relâche cette brousse monotone. Et chaque fois l'on croyait bien voir l'hippotrague car au loin quelque chose bougeait ; mais ce n'était que des babouins facétieux qui creusaient la terre. Puis une masse imposante parmi les troncs mais nous approchions et ce n'était qu'une termitière immobile. Et encore une forme claire dans le lointain et l'on se disait cette fois-ci c'est bon, voici l'hippotrague, mais ça ne bougeait pas car ce n'était qu'un bouquet d'herbes sèches ; et ça n'était toujours pas l'hippotrague.

Nous suivîmes la trace qui montait une petite côte puis nous parvînmes à un vaste plateau désert qui avait été ravagé par le feu. C'était une étendue sinistre de troncs calcinés et de terre brûlée recouverte de cendres. Conduites par le vent, les flammes y avaient tout dévoré. La terre était rude, sèche et inégale. A la saison humide le sol avait été patiemment labouré par d'innombrables petits vers puis, plus tard, le soleil brûlant l'avait figé dans cet aspect torturé. Nos progressions cahin-caha en prenant garde à la foulure et tout ce que l'on pouvait voir autour était immobile, austère et silencieux. C'était un lieu désolé et couvert de suie que la vie semblait avoir abandonné et les animaux n'avaient rien à y faire. Pourtant il y avait quelque chose de perceptible, comme une force sourde et incertaine, mais cependant lourde, puissante et vigoureuse et cela semblait venir de la terre. Nous avançâmes davantage dans ce triste paysage. La force était toujours là et à mesure que nous progressions nous vîmes que oui, la force c'était la terre. En y regardant de plus près, d'abord nous ne l'avions pas vu mais nous l'avions seulement senti, il y avait, minuscules entre les mottes de terre noircie, de petits germes bien verts qui perçaient, fragiles, dérisoires, mais décidés. C'était déjà le regain.



Ce qui compte pour nous, en suivant cet animal en son royaume, en déjouant ses ruses, en créant cette intimité avec lui, c'est de sentir cette force qui nous entoure et de nous sentir vivants au milieu de cela. Dans Vol de nuit, Antoine de Saint-Exupéry exprime comment le pilote, au coeur de la tempête, traçant sa route au milieu des éclairs et des vents furieux, ressent cette plénitude de l'existence. En luttant seul contre les éléments il est un homme qui exerce son antique métier d'homme. Dans le tumulte il médite son propre parcours. Sous les étoiles, seul dans la nature, avec des gestes simples, il se fait veilleur. A l'assaut des terres lointaines, à la poursuite d'autres horizons, l'homme est enfin sûr d'être lui-même.

À la faveur de l'ombre

Au bout du plateau dénudé il y avait comme un vaste îlot de verdure avec de grands arbres verts. Dans les brumes de chaleur ces derniers semblaient flotter et leurs

troncs semblaient se tordre comme s'ils n'avaient été qu'un mirage. Nous suivions toujours la trace et l'hippotrague avait traversé le désert de cendres et s'était dirigé vers l'îlot. Ainsi nous arrivâmes à proximité des premiers arbres et nous vîmes que ce n'était pas un mirage puisque les arbres étaient vraiment là, immobiles, avec leur feuillage tendre et généreux qui protégeait du soleil maintenant écrasant. Nous étions très attentifs car depuis un moment déjà nous pressentions que l'hippotrague s'arrêterait probablement près des arbres pour manger ou simplement pour se reposer à l'ombre. Nous avançâmes doucement en suivant la trace qui bifurquait légèrement pour contourner la



végétation. Il y avait là des laissées encore tièdes sous forme de petits poquets lisses et brillants. Par chance le vent nous était encore favorable et nous sentîmes alors que quelque chose se préparait.

Nous avons suivi cet animal plusieurs heures durant avec en tête la vision fugitive de sa silhouette se dérobant dans la poussière. Nous nous remémorions l'impression laissée par ses belles cornes noires, recourbées et bien épaisses et, entre temps, nous avions eu tout le loisir de les ériger en objet de notre désir. Durant tout le pistage nous avions imaginé le dénouement, comment est-ce que nous le verrions et ce qui se passerait ensuite, s'il allait fuir ou si nous pourrions tout de même l'approcher. Nous étions proches maintenant. Même si nous y étions préparés nous savions que nous ne pourrions le voir sans que

cela nous procure une émotion particulière. Ensuite tout irait très vite et, comme d'habitude dans ces moments-là, nous n'aurions plus le temps de penser à rien.

Nous le vîmes de très loin. Il déambulait paisiblement d'un buisson à l'autre d'une démarche nonchalante, l'encolure basse, comme si la chaleur lui pesait. Il paraissait grand et à son poitrail sombre, à sa crinière épaisse et à ses longues cornes nous sûmes que c'était bien lui le grand mâle que nous avions suivi jusque-là.

Ce que nous voulons ce n'est pas simplement chasser, c'est aussi nous fondre dans ce grand cycle, vivre avec les animaux, les suivre pour nous en approcher, les voir, les toucher. L'Afrique est la proie de vieux démons et ces territoires sont les derniers forêts de la vie sauvage. Nous avons atterri en ces lieux un peu par hasard et maintenant pèse sur nos épaules la charge de les préserver contre les assauts et l'inconscience d'hommes affamés. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir parce que nous voulons être dignes de nos

rêves d'enfants, quand nous voulions aller à l'autre bout de la terre voir le soleil qui se couche sur la plaine. Quand nous voulions entendre les lions rugir sous la lune. Quand nous voulions juste nous asseoir près de la rivière et contempler la beauté du monde.

La chute

Avec son masque noir il avait l'air d'un danseur d'opéra. C'était très beau et en même temps c'était très émouvant de se dire que nous allions essayer de le tuer.



Dimanche, l'hippopotame est une outillage typique des savanes de savanes basses et arborées. Il broute les herbes des sols pauvres, et en complément il mange des fruits.



Rouanne Hippotrague (hippotragus equinus)

Nous laissâmes une partie de l'équipe en arrière et commençâmes à approcher en nous déplaçant furtivement en arc de cercle de manière à recouper sa lente progression le plus discrètement possible. Nous parvînmes à un peu plus d'une centaine de mètres de l'hippopotame. C'était encore un peu loin mais nous ne pouvions guère avancer davantage. Nous avions été parfaitement silencieux, le vent soufflait dans la bonne direction et tout ce temps il avait été occupé à grappiller quelques herbes de-ci de-là. Il n'avait pas pu nous voir ou nous sentir et pourtant quelque chose d'infime l'avait alerté. Il s'était tourné vers nous et il nous regardait, la tête et les cornes à moitié cachées dans les feuilles. Il était complètement de face, les muscles tendus, la tête haute, son poitrail aux longs poils sombres était parfaitement dégagé et se présentait comme une offrande.

Soudain le tonnerre éclate. Toutes les forces se dérobent et dans la poussière le danseur s'effondre, les muscles raidés. Bal masqué, bal mortel. Balle mortelle.

Nous étions loin de tout et nous envoyâmes deux pisteurs à travers brousse pour chercher la piste la plus proche. Nous restions là dans la chaleur à contempler le grand mâle qui était maintenant couché sur le flanc. Ses cornes étaient très belles, épaisses à la base mais encore très longues, avec les pointes bien effilées, et d'une belle couleur, un noir rugueux qui rappelait l'écorce de certains arbres après le feu. Son pelage était doux et dégageait une senteur âcre, comme celle du romarin fraîchement coupé. Sous le masque il n'y avait rien. Rien que le regard vide de la bête qui était déjà partie.

L'air était clair mais au loin on voyait bien qu'il se brouillait déjà. Demain l'harmattan arriverait et pour quelques jours tout serait gris, noyé dans la poussière de sable venue du Sahara. Pour le moment il y'avait encore cette pureté cristalline et toutes les herbes et tous les arbres se gorgeaient d'une lumière sans filtre. Nous attendîmes le retour de nos compagnons. Le chasseur s'était installé un peu plus loin, à l'ombre d'un petit arbre, et il avait sorti de sa sacoche en cuir un petit livre aux pages toutes

cornées. Les deux pisteurs étaient silencieux et l'un d'eux s'était mis à fumer une cigarette de brousse. Il expirait une fumée épaisse et jaune qui avait l'odeur du vieux foin trop longtemps conservé dans une grange sans lumière. A côté d'eux l'hippopotame semblait dormir d'un sommeil sans fond. Je ne pensais à rien de précis. Ce qui me venait c'était quelque chose comme une phrase toute simple de Giono : « Il y a sur la terre de beaux moments bien tranquilles. »

